

ALAIN OLIVIER

Good Luck Frenchy

*L'histoire vraie qui a choqué le Canada et inspiré le
film Suspect Numéro Un*



Copyright © 2020 Alain Olivier

Publié par les Editions Dédicaces.

*Photo de couverture d'Antoine Olivier Pilon par Laurent Guerin, avec
un merci spécial à tous les deux pour l'utilisation de la photo.*

*Tous les droits sont réservés. Aucune partie de cette publication ne peut
être reproduite, stockée ou transmise sous quelque forme ou par quelque
moyen que ce soit, électronique, mécanique, photocopie, enregistrement,
numérisation ou autre sans l'autorisation écrite de l'éditeur. Il est
illégal de copier ce livre, de l'afficher sur un site Web ou de le distribuer
par tout autre moyen sans permission.*

ISBN 979-10-227-9228-8
Achevé d'imprimer en France
Dépôt légal : Août 2020

*Merci à Victor Malarek de m'avoir permis d'utiliser des informations tirées du
contenu de nos discussions et des informations émanant de son livre Gut
Instinct - Chapitre: Seeds of Deception.*

À tous ceux qui se battent pour la vérité et
la justice.

Table des matières

<i>Préface</i>	iv
<i>Good Luck Frenchy</i>	ix
<i>Introduction</i>	xi
Le Triangle d'or	1
La transaction	7
Ma descente en enfer	19
De surprise en surprise	35
M. Olivier... j'ai commis une erreur	41
Changement de scénario	50
Le cirque continue	57
Malarek	70
Les Accusations	75
Bienvenue dans mon cauchemar	84
La Cure	102
Réduit en cendres	105
Ne fais confiance à personne... sauf toi	109
Les excuses	120
Instinct journalistique	123
Mon face à face avec Malarek	131
Le mensonge continue	145
Une première lettre	158
La Vérité Choque	162
Une Mort Suspecte	164
Les Roues de la Justice Thaïlandaise	172
Dans l'attente des hommes en rouge	187
Good Luck Frenchy	194
Le prix à payer pour une aiguille	212

Un dernier clou à mon cercueil	218
Seul... tout à coup	229
Reconnaître l'ennemi	248
Bon pour moi... tu dis	261
Mon témoignage	264
Le visage caché de Déception	271
Un dernier témoin	283
Entretiens... au Canada	287
Un casse-tête appelé Déception	290
Bahan shiwit	297
Quelle bonne nouvelle	309
Le Grand Hôtel	312
Les Commentaires de la GRC	335
Hey ! ... Kermit	337
Les yeux de la démence	345
À la recherche de changements	355
Sawadee pi maie	373
Se Faire Voler	387
De mal en pis	406
Une longue amitié	417
Je vous ai à l'œil	422
Bienvenue sur Sunset boulevard	432
Un manque de diligence	449
Une raison de vivre	460
Le bidonville de Bang Kwang	477
Parmi les samouraïs	487
Le plus grand des péchés	498
Nouveau projet à l'horizon	516
Des nouvelles inattendues	524
Si jamais quelque chose m'arrive	543
Le grand déluge	554
Gut Instincts	562
Un ange qui veille sur moi	583

Toujours mépris pour un autre	591
<i>Post-scriptum</i>	611
<i>Dernière Note</i>	612

Préface

Le 20 février 1989, un communiqué de presse fut émis par la GRC annonçant qu'un de ses membres avait été tué au cours de ses fonctions lors d'une opération anti-drogue à Chiang Mai, Thaïlande. On y notait aussi que leur opération d'infiltration avait bloqué un pipeline majeur d'héroïne au Canada et que plusieurs trafiquants thaïlandais avaient été arrêtés, incluant un importateur majeur d'héroïne canadien identifié comme Alain Olivier.

Le communiqué de presse attira tout de suite mon attention parce qu'à ce moment je travaillais comme journaliste d'enquête pour le *Globe & Mail* et que j'avais récemment publié un livre intitulé : *Marchands de Misère*, un regard sur le monde illégal de la drogue au Canada. Alors que je travaillais sur ce livre, j'avais voyagé en Thaïlande pour jeter un regard sur le marché de la drogue dans le Triangle d'or et je m'y étais fait de solides contacts à l'intérieur de l'unité nationale anti-drogue thaïlandaise.

J'appelai immédiatement l'inspecteur Singbeil qui menait la très secrète unité des drogues et des opérations d'intelligence de la GRC à Vancouver, afin d'y recueillir plus d'informations sur la transaction de drogue en Thaïlande.

Singbeil élaborait sur la guerre que mène le Canada contre la drogue et du coup significatif que l'opération Déception avait porté au marché de la drogue. Les rues du Canada sont désormais sécuritaires—du moins, pour le temps présent, dit-il.

Mais lorsque je le pressai sur l'arrestation de ce soi-disant trafiquant majeur d'héroïne arrêté à Chiang Mai, le ton de l'officier déclencha immédiatement une sonnerie d'alarme. Il se referma et déclara que

la cause se trouvait devant les tribunaux en Thaïlande. « Je ne peux commenter rien de plus. »

Mes tripes me disaient que quelque chose n'allait pas. Lors d'autres opérations d'infiltration dans le milieu de la drogue que j'avais couvertes comme journaliste, les agents de la GRC sautaient toujours sur l'occasion de se vanter de leurs saisies de drogue. Ils faisaient toute une mise en scène pour les médias, où on y exposait des ballots de drogue, ouvrait des valises remplies de paquets de cent dollars, et y louangeait les équipes d'agent d'infiltration. Cette fois, il n'y avait rien de toute la bravade et de l'engouement habituels.

Je sentis qu'il y avait quelque chose de louche.

J'appelai immédiatement les contacts que j'avais établis au sein de l'escouade des drogues à Montréal, Toronto et Vancouver, ainsi qu'à Bangkok et Chiang Mai. Je leur ai demandé de passer le nom d'Alain Olivier dans leurs systèmes. Leur réponse déclencha une lumière rouge. Son nom ne rapporta rien. Pas de dossiers criminels. Il était simplement connu de la police comme étant un accro à l'héroïne. Et ça ne concordait certainement pas avec la façon dont la GRC l'avait décrit.

Je convainquis mon éditeur au *Globe & Mail* de m'envoyer en Thaïlande pour découvrir ce qui s'était réellement passé à Chiang Mai.

Je parlai avec le général le plus haut-gradé à la tête de la Division des Narcotiques au sein des Forces de la Police Métropolitaine, afin de m'aider à assurer mon entrée à la prison infâme de Bumbat, en banlieue de Bangkok, pour y interviewer Alain Olivier.

Je dois admettre que mes premières impressions d'Olivier étaient mitigées. Il était maigre, nerveux et me regardait avec une méfiance absolue dans ses yeux. Et ses actes allégués avaient mené à la mort d'un agent de la GRC.

Durant une entrevue intense à la prison, séparés par des grilles de métal espacées de deux mètres, Olivier commença.

– J'imagine que vous êtes ici pour écrire une histoire sur le merdeux

responsable de la mort d'un bon policier. Bien, tu peux aller te faire foutre.

– Je suis ici pour découvrir ce qui est arrivé, lui répondis-je.

– Ouais, bien sûr. Vous, les foutus reporters, dites une chose et en écrivez une autre. Je ne fais confiance à aucun de vous.

– Tout ce que je peux dire, c'est que tu me racontes ta version de l'histoire. Je suis ouvert d'esprit.

– Jusqu'à ce que tu quittes la place. Puis ce sera pauvre policier et de la merde sur Alain Olivier.

– Que s'est-il passé, lui demandai-je.

Olivier me regarda droit dans les yeux. Je le fixai à mon tour. C'était l'impasse. Olivier cligna des yeux.

– J'ai été victime d'un piège, me lança-t-il.

Pendant plus d'une heure, il me raconta une histoire digne des films de série B à Hollywood. Chacune de ses allégations semblait tellement farfelue. J'aurais pu facilement comparer ce qu'il me disait aux élucubrations d'un idiot. Après tout, un membre de la GRC avait été tué lors de la transaction, et cela seul plaçait Olivier directement sous de sombres nuages.

Cependant, alors que je quittais la prison, j'avais ce sentiment au fond de moi que son histoire comportait une part de vérité. Personne, pensais-je, ne pourrait inventer une histoire aussi bizarre.

Avec le support de mon éditeur au *Globe & Mail*, j'entrepris de vérifier chacune des allégations faites par Olivier à l'encontre des membres de la GRC impliqués dans l'Opération Déception, et après des mois à parler avec différentes sources, j'en vins à une conclusion : Olivier avait été piégé par la GRC lors d'une opération qui avait coûté plus d'un million de dollars sur une période de deux ans, durant lesquels des agents de la GRC se faisant passer pour de gros trafiquants de drogue l'ont poussé à voyager en Thaïlande pour leur trouver une source prête à leur vendre une quantité d'héroïne.

En juillet 1989, se basant sur mon reportage, la Commission des Plaintes du Public contre la GRC annonça qu'elle avait ouvert une enquête pleine et entière sur l'Opération Déception. Le 8 mars 1992, la commission déposa son rapport rédigé de façon méticuleuse. Après une lecture attentive, j'arrivai à la conclusion que ce n'était rien de plus qu'un blanchiment des faits. Bien qu'étant une condamnation claire de l'Opération Déception, quoique du revers de la main, j'avais la vive impression que le rapport avait été lessivé.

Ce n'est qu'en octobre 1995 que mes suspicions furent validées quand je reçus un paquet inattendu dans mon courrier. Ce dernier contenait 177 pages. La version originale du rapport n'était rien de moins, du début à la fin, qu'une condamnation ardente des membres de la GRC impliqués dans l'Opération Déception. Avec vigueur, on y déclarait que l'opération « était un piège... » dans lequel « les joueurs importants avaient décidé qu'Alain Olivier était sacrificable. Il fut incité à aller en Thaïlande et une fois qu'il eut accompli ce qui lui avait été demandé, prendre contact avec une source, il fut arrêté par la GRC, remis à la police thaïlandaise et abandonné à faire face à un système de justice qui n'a que peu de considération pour les droits humains et impose la peine de mort pour le trafic de drogue, le crime même créé par les membres de la GRC qui avaient approuvé l'Opération Déception. »

Le rapport conclut que la conduite de l'équipe d'infiltration à l'égard d'Alain Olivier « sans aucune explication, viole toute notion de franc-jeu et de décence et démontre un mépris flagrant des qualités et du sens d'humanité que nous partageons tous. »

On y déclarait que la GRC « ont dirigé leurs efforts pour s'assurer qu'il (Olivier) serait arrêté et incarcéré en Thaïlande parce qu'ils n'avaient aucune preuve contre lui au Canada. On peut comprendre pourquoi la GRC ne voulait pas qu'Alain Olivier soit en mesure de témoigner devant un tribunal canadien. L'histoire de son traitement aux mains de la GRC, si elle était crue, déconsidérerait l'administration de la justice. »

Alain Olivier fut libéré de sa prison en Thaïlande le 11 juillet 1997 après huit ans et demi, durant lesquels trois ans et demi furent passés avec les fers aux pieds. Il fut transféré dans une prison au Canada et libéré d'une maison de transition un an plus tard. Il se bat toujours pour que justice soit faite pour le crime commis à son encontre.

J'incite tous les gens à lire *Good Luck Frenchy*—l'histoire d'Alain. C'est excitant... c'est ressenti au fond du cœur. Et c'est un cri pour la justice.

Victor Malarek

Good Luck Frenchy

Le 15 août 1990. Alors que le roi de la Thaïlande m’observait de sa position, dans une toile le montrant dans ses plus beaux atours, la même phrase continuait à me passer dans la tête : Good Luck Frenchy... Good Luck Frenchy... Ce furent les mots du sergent de la GRC, Jack Dop, des mots qui n’ont jamais cessé de me tenir compagnie depuis le 14 novembre 1989, lorsqu’il était venu donner son faux témoignage à Bangkok.

Malgré le passage du temps, à quelques minutes d’être condamné à mort, ses mots jouaient sans relâche dans ma tête.

« Good luck Frenchy... Good luck Frenchy... Good luck Frenchy... »

Tout le monde présent dans la salle entendit le son des pas qui traversaient le panneau de bois nous séparant du corridor derrière la grande table noire à laquelle les juges prenaient place.

Depuis mon incarcération, j’avais vu ma part de détenus faire face à leur condamnation imminente et leur perte aux mains de l’État thaïlandais. Alors que pour la plupart, les heures finales précédant leur condamnation furent loin de la politique, dans mon cas, c’était tout le contraire.

Mon propre pays avait financé une opération ayant servi à m’assujettir à la peine capitale. La Cour Criminelle thaïlandaise s’apprêtait à rendre sa décision. Finalement, après dix-huit mois de procès, et une comédie jonchée de témoins mensongers et de preuves falsifiées ayant pour but de détruire ma vie déjà brisée — le moment était venu pour moi d’entendre la décision de la Cour, en ce jour de la mi-août 1990.

Durant ces moments, avec le spectre de la mort pendant au-dessus de moi, les derniers échos de Good Luck Frenchy cheminant dans ma tête furent à l’image de mes émotions.

Ce que vous vous apprêtez à lire n'est pas une fiction. Tous les événements auxquels vous allez assister sont authentiques. Tous les personnages que vous rencontrerez y sont identifiés nommément. Des dizaines de milliers de pages de documents au dossier de l'Opération Déception en témoignent.

En m'en tenant à la vérité et en citant précisément les événements (entrevues, rapports et témoignages) à partir de documents officiels émanant du bureau du procureur général du Canada, la véracité de l'information contenue dans ce livre ne peut être démentie.

Ma souvenance des événements à l'intérieur de la prison peut aussi être corroborée par mes cicatrices, mon journal, et une montagne de lettres.

Une bonne partie des informations recueillies proviennent de mes discussions avec Victor Malarek et de son livre, *Gut Instinct*.

Lorsque vous ressentirez de l'horreur devant la scène que vous aurez du mal à imaginer, rappelez-vous que, moi, je l'ai vécue in situ.

Lorsque vous serez révolté par le traitement que l'on m'a fait subir – et j'espère de tout mon cœur que ce sera le cas à chaque page – pensez que moi, je le suis encore et toujours.

Lorsque vous lirez, dites-vous que l'opération de la GRC, ironiquement nommée Déception, fut financée avec l'argent provenant des impôts des contribuables canadiens qui sont contre la peine capitale.

Si vous souhaitez me juger, assurez-vous de connaître les faits et d'avoir marché dans mes souliers.

Je m'appelle Alain Olivier et voici l'histoire de mon traitement aux mains de la GRC et du gouvernement canadien.

Introduction

Gibsons' Landing... Juillet 1987. Fauché et sans-abri après un accident au cours duquel j'avais reçu un éclat d'acier dans l'œil gauche, je me suis retrouvé à travailler et vivre sur un bateau à la marina locale après de longs mois de convalescence. Bien que le docteur soit parvenu à extraire les petites pièces de métal logées dans mon œil, seul le temps allait dire si j'allais le perdre ou non.

* * *

Durant ma convalescence et malgré le port d'un cache-œil, je demeurais et travaillais sur un petit bateau de pêche à la marina locale de Gibsons' Landing. Demeurant sur son bateau, j'étais devenu associé à un pêcheur professionnel nommé Glen Howard Barry. Avec l'ouverture de son entreprise d'affrètement de bateaux se spécialisant dans la pêche aux saumons, il m'avait offert une occasion unique.

* * *

C'est à mon retour d'un voyage dans le Sud-est asiatique six mois plus tôt qu'il m'avait été présenté par un ami au pub local. À ma sortie de l'hôpital en avril 1987, il m'avait offert de demeurer sur son bateau au moment où j'avais appris que la ferme sur laquelle j'habitais avait été vendue et que je me retrouvais sans logis. Pas une journée ne passait sans sortie en mer et toutes les occasions étaient bonnes pour célébrer. Il aimait faire la fête et sa prédilection pour la cocaïne était connue des fêtards à Gibsons.

Durant ma convalescence, il me montra tous les trucs reliés à la pêche aux saumons. Voyant mon amour pour la mer, il me proposa de devenir son associé. Vivre seul sur un bateau et entouré de gens que j'aimais à la marina me comblait au-delà de tout ce que je n'avais jamais espéré. Même en ayant déjà une bonne expérience de la mer, avoir à y travailler chaque jour fut bien différent. Passionné par ce que je faisais, en peu de temps, j'appris tout ce qu'il fallait pour opérer dans l'industrie d'affrètement de bateaux et amener les gens à la pêche. Avec l'ouverture de la saison de pêche aux saumons, je m'attendais à vivre l'été de ma vie.

Le vendredi 24 juillet 1987, un individu m'ayant été décrit la semaine précédente comme un gros bonnet du crime organisé à Vancouver, débarqua à la marina. Ami de longue date de Glen Barry, il y venait afin d'utiliser le bateau sur lequel je vivais en permanence. Portant des vêtements aussi foncés que ceux du caïd à ses côtés, un grand maigrichon l'accompagnait. Ce fut la première et la dernière fois que je le voyais.

Les avisant de la météo pour le weekend, j'accompagnai le boss mafieux et son ami au bateau et les regardai prendre le large, chose normale. Cependant, ce qui arriva par la suite fut loin de l'être. Tôt dimanche matin, alors que le bateau revenait au port et réintégrait la marina sous les premiers rayons de soleil, j'attendais au quai afin de les accueillir. Cela faisait partie de mes tâches.

Tout de suite, quelque chose piqua ma curiosité. Alors que Bennett accostait, je cherchais des signes de la présence du grand maigrelet, mais n'en voyais aucun. Il avait disparu. Me fixant avec des yeux à glacer le sang, le caïd nommé Bennett me bouscula à sa descente et s'éloigna en silence. Je le regardai brièvement avant de me retourner pour vérifier partout.

Personne !

Comme je scrutais l'intérieur du bateau, j'aperçus des éclaboussures de sang. Mais Bennett était parti sans apporter de cannes à pêche, cela ne pouvait donc être du sang de poisson. Puis, je découvris une première cartouche vide de 9 mm sur le pont, puis une deuxième près du capot du moteur.

La stupeur me plongeait dans une angoisse terrible. Abasourdi, je décidai d'aller informer Glen Barry de la situation. Bennett quittait le stationnement lorsque je m'approchai de mon associé.

– Regarde ça, lui dis-je nerveusement en lui montrant les cartouches vides de 9 mm.

Pour la première fois, je le vis perdre la tête.

– Ferme ta foutue gueule, s'écria-t-il en me poussant dans l'entrée de notre bureau. Bennett a tué ce salaud parce qu'il parlait trop. C'est tout !

Même s'il était plus grand et costaud que moi, je le repoussai par réflexe.

– Ce ne sont pas mes affaires, m'écriai-je.

Il secoua gravement la tête, signalant qu'il pensait tout le contraire.

– Que tu le veuilles ou non, t'es maintenant complice et dans la combine, m'avisa-t-il d'une voix ténébreuse en me dédiant un regard non équivoque. Tu en sais déjà trop et tu vas subir le même sort si tu n'acceptes pas de faire ce qu'on va te dire de faire.

Je le regardais sans plus comprendre.

Mon associé ?

Mon ami ?

J'étais terrifié. Ma vie paradisiaque s'avérait n'avoir été que l'antichambre de l'enfer, et voilà que tout à coup, je me retrouvais dans un marathon pour sauver ma peau.

Convaincu que le bateau sur lequel je vivais était devenu une scène de crime et que j'avais manipulé les preuves d'un homicide, j'étais devenu complice d'un meurtre. Ma vie demeura à risque jusqu'à ce que Glen Barry et Bennett fussent assurés de pouvoir me faire entièrement confiance.

Ayant entendu parler de mon périple en Thaïlande et mon incursion dans le monde de l'héroïne, ils décidèrent que je les y mènerais et les introduirais à une source pour leur florissant marché au Canada. Peu importe les méthodes utilisées pour arriver à leur fin, il fut décrété que les choses se passeraient à leur façon.

J'avais 27 ans à ce moment. Accro à l'héroïne depuis mon voyage dans le Sud-est asiatique, je n'étais rien de plus qu'un accro.

Toutefois, Glen Barry et ses amis mafieux voyaient les choses bien différemment. Pour eux, j'étais devenu la clé qui allait leur ouvrir les portes du Triangle d'or. S'ensuivirent 18 mois au cours desquels ils me menacèrent et harcelèrent jusqu'à ce que j'accepte de les accompagner en Thaïlande. Ils espéraient y acheter dix kilos d'héroïne, dont 10 % me furent promis par leur patron, Fat Man. Afin de m'inciter à coopérer avec eux, mis à part les menaces, ils avaient misé sur ma dépendance en me récompensant en héroïne.

Complètement démuni, je vivais avec la perspective indéniable d'être abattu si je refusais de collaborer avec eux. Après 18 mois de menaces et de promesses d'une telle quantité de drogue à mon seul profit, mes pensées se bousculaient comme des boules de billard à l'intérieur de mon crâne. Mon jugement altéré par une grave dépendance à l'héroïne et intimidé par des individus que je croyais être des tueurs sans scrupule, je finis par céder sous la pression.

Rongé par une peur viscérale de funestes représailles ainsi que par la promesse d'argent et de drogue, l'accro en moi répondit comme un ivrogne à qui on promet sa bouteille.